

Baiser brasier

« Tu vois que je ne suis pas morte. Il y avait un grand arbre ; il s'était battu contre le Feu, et il avait perdu. Il était couché par terre, et le Feu avait laissé des abeilles rouges qui le mangeaient. Je me suis approchée parce que c'était joli ou affreux, je ne sais plus.

Plus tard, je te partagerai ce que j'ai découvert au cœur des flammes. J'aurais aimé te dire qu'il y a une tendresse possible après la destruction, une renaissance déguisée en cendres. Mais est-ce vraiment le cas ?

C'était un chêne. Fier gardien de ma vie et de mon jardin. Ses branches s'élevaient vers le ciel, ses bras ouverts accueillait les oiseaux et les rêves de mon enfance. Il semblait invincible et pourtant il agonisait. Je m'étais approchée encore un peu plus, mon visage presque collé à ce qui restait du sien. Peut-on dire qu'un arbre a un visage ? Une chaleur vive. La surface polie de mon bracelet reflétait la fournaise. Il me brûlait. Te souviens-tu de ce bracelet ? C'est celui que je t'offrirai des années plus tard. Je t'ai promis que je survivrai pour toi.

Je suis la femme qui a fui, mais qui aurait pu mourir. Vivante, ou presque. Le crâne tondu, l'avenir brisé, la féminité arrachée. Je suis celle qui a trahi. La guerre était pourtant finie, mais cela n'a pas suffi. Une collaboratrice horizontale, voilà ce que je suis. »

Un inconnu

Je suis un villageois anonyme. Je tiens la torche en bas de la colline. Je ne te connais pas, mais je te hais. Je t'ai vu rire, gorge déployée, face à la silhouette en vert-de-gris d'un soldat dégingandé, notre ennemi au teint pâle. Le 28 juillet 1944, j'ai mis le feu à ton chêne, mais c'est toi que j'aurais voulu brûler. Le fait accompli, je me suis réjoui. Jamais une once de culpabilité ne me submergera. Des années plus tard, je raconterai fièrement cette histoire à mes enfants qui t'appelleront la « Traïtresse ». L'histoire a besoin de héros, je me suis inventé justicier. J'étais prêt à tout pourvu que cela te blesse. Ce processus lent de consommation, l'odeur âcre de la fumée, l'horreur dans tes yeux. Tu ne sauras jamais qui je suis, mais moi je ne t'oublierai pas. Je combats le feu par le feu. Tu as du sang sur les mains, il aurait été légitime que j'ai ton sang sur les miennes. Mais tu n'es pas morte, n'est-ce pas ? Je suis le héros, tu es la collabo !

Un enfant à naître

Je suis l'enfant qui va naître. Celui pour qui tu es restée en vie. Je grandirai sans jamais connaître mon véritable nom. Qui sait vraiment qui je suis, d'où je viens ? Je suis l'enfant à qui l'on interdiera de dire « Où est mon papa ? ». J'hériterai de ta culpabilité en même temps que de ton bracelet. Une chaîne en argent, gravée d'initiales inconnues. Je suis celui qui se tait, qui se cache, celui qui bégaie, celui qu'on dévisage, mais qu'on ne reconnaît pas. Celui qui n'aurait pas dû exister. Devant le professeur d'histoire, je baisserai les yeux. On me répétera sans cesse de rester à ma place, mais quelle place ? Je n'ai pas de racines. Je me suis éteint en même temps que les braises de cette nuit de juillet. Jamais tu ne me diras « je t'aime » parce que cela ne se fait pas. Je grandirai en ville loin de ton passé, ma chère maman. Sans faire de vagues, j'apprendrai à ne pas poser de questions. Je suis le futur parent silencieux, distant, indifférent. Je me sens aimé à moitié, coupable d'être né.

Une main qui tond

Je suis la main qui te hantera, une extension froide de la justice brutale. La justice obscure des hommes. Une vengeance déguisée. J'ai été l'instrument de l'humiliation, le bourreau sans visage. Je suis la main

convaincue, celle qui n'a pas vacillé, le prolongement d'une nation déchirée. La main de la France honteuse.

Un amant

Au seuil de la vie éteinte, je me présente, une ombre parmi les souvenirs, une essence capturée dans le silence des tombes. Je suis enveloppé d'une terre étrangère qui me retient prisonnier. Je suis un spectre d'antan. Je ne suis plus ni chair ni sang. Mes os reposent sous la chape de la sépulture. Un jour, j'ai dû partir, je ne t'ai jamais dit au revoir. Je me suis tapi dans l'ombre, sous le sifflement des balles, et je suis mort sur le front de l'Est. Je me souviens du désir. Du nôtre ou juste du mien, tu n'avais pas dit non, tu n'avais pas dit oui. Nous ne parlions pas la même langue. Ce qu'une guerre séparait, nous voulions le relier, peau à peau. Je me souviens de quelques mots maladroits échangés en cachette.

— Tu penses que tu es différent de moi ? M'avais-tu demandé dans l'obscurité de la grange.

— Attention, toi, reste silence. Ton frère peut entendre nous. Disais-je dans un mauvais français. Tu as repris en murmurant :

— Je ne me sens pas appartenir à ce pays ! Et toi ? Il est comment ton pays ?

— Ich... Je...

Mon pays m'a abandonné dès qu'il m'a ordonné de tuer pour lui ! avais-je pensé, mais je n'ai rien dit et je t'ai juste embrassée.

Je suis celui qui a gravé nos initiales enlacées sur un bracelet d'argent. Je suis celui qui t'a aimée. Mon pays a perdu la guerre, mais y a-t-il eu de véritables vainqueurs ? Une nation divisée : les héros et les traîtres. Je ne suis qu'un mort parmi tant d'autres. Je ne saurai jamais que je suis papa. Je te prie de pardonner le silence involontaire qui a séparé nos existences. Puisse-tu trouver la force d'expliquer à notre enfant que le père qui ne revint jamais t'a aimée plus que les mots ne sauraient le dire.

Un frère

Je suis le frère aîné. Dans mes veines coule le même sang que celui d'une collaboratrice. Je suis celui qui t'a aimée, protégée puis effacée. Je suis celui avec qui tu jouais sous le grand chêne à la balançoire, près de la grange. Je suis celui qui a détourné le regard lorsqu'ils t'ont traînée sur l'estrade et qu'ils t'ont tondu. Je ne t'ai plus jamais parlé et c'est seulement des années après que je le regretterai. À ce moment-là, je n'aurai aucun moyen de te retrouver. Après ton départ, je ne prononcerai plus ton nom et je me battrai avec tous ceux qui me parleront de toi. Plus personne ne mentionnera cette sœur qui n'a jamais existé. J'espérerai en vain pouvoir t'oublier. Mais, je reviendrai sans cesse à l'emplacement du chêne et je penserai à toi, ma petite sœur que j'ai un jour aimée. Quel est ton nom déjà ?

Une frontière

Je suis une ligne invisible qui n'existe que dans la tête des hommes, je suis le prétexte sanguinaire de la destruction, je suis des millions d'abeilles rouges qui piquent de colère et de rage le cœur des hommes. Je suis invisible et pourtant j'aveugle. Je suis la lance, le fusil, la pierre, le couteau, le feu. Je suis ce qui oppose, divise, sépare. Je suis ce qui tranche la terre en deux. Lisière, bordure et précipice. Je cisaille le cœur des hommes. Le monde change en fonction du côté de la ligne où tu te trouves. Hérissée des barbelés, parfois des haies, souvent la haine. Ligne de vie au creux de nos mains, je suis une carte imaginaire.

Une autre femme

Je suis la femme qui sait ce que c'est d'être une femme. Qui a enfanté trois fois, trois fils que la guerre m'a arrachés. Fusillés. J'ai été une femme sage, respectueuse de son mari, soumise. Une mère aimante qui a tout fait pour sauver ses enfants. Je suis celle qui t'a vue tondu et qui est restée muette. Je n'ai pas détourné le regard un instant, une partie de moi voulait te voir payer. Mes fils sont morts et jamais je ne les reverrai, jamais je ne pourrai nommer leurs meurtriers. Tu es la coupable désignée. Tu portes le poids de mes peines, le fardeau des vies volées, de mon cœur qui saigne. Je pensais que voir tes cheveux rasés m'apporterait un peu de réconfort, mais le fond de mon âme est une terre brûlée. Aujourd'hui encore, je pleure mes enfants, rien n'a changé. J'ai éteint mon courage. Je suis la raison et la rage. Je suis celle qui sait bien que parfois les corps s'embrasent, mais aussi celle qui réclame qu'ils se taisent.

Un chêne

Je suis feu le chêne, le chêne proie du feu. Je suis l'ancien gardien, témoin des saisons, de tes rires effacés, de ta joie perdue dans la valse des flammes qui m'ont consumé. Les oiseaux qui chantaient dans mes branches se sont tus. La douleur de ma destruction est un témoignage muet, confus. Entre mes branches mortes se faufile un futur en sursis. Les incendies résonneront à l'infini. Je sens l'étreinte brûlante, la danse de la dévastation. Un brasier vorace. Mes cendres, soufflées par le vent, portent le récit des arbres, leur fin, leur testament. J'avais 233 ans, 233 années que mes racines avaient tissé notre histoire dans la terre. Deux siècles et trois décennies que les éclats de vie se sont entremêlés, succédés à l'ombre de mes feuilles. Je sais que le temps parfois n'existe pas et que tout se confond. Je crois que l'homme aime sa propre destruction. Il emporte avec lui le vivant, autant m'éteindre sans bruit. À peine un crépitement... Je suis la sorcière et le bûcher. Un adieu imposé.

« Tu vois que je ne suis pas morte », avais-tu chuchoté. Tu t'étais allongée, la tête fraîchement tondu posée sur le sol dévasté, une couronne de mes bourgeons à tes côtés, le peu que tu avais pu sauver.

« Tu vois que je ne suis pas morte », avais-tu répété au-dessus de mon tronc mort, peut-être pour y croire encore, car tu n'étais plus tout à fait vivante non plus.

Oui je le vois, tu as survécu.

Quand les flammes sont arrivées, j'ai contemplé la folie des hommes, celle qui brandit la torche.

Tu croyais que quelque chose pourrait survivre, que mon histoire ne s'éteindrait pas au milieu des cendres. Mais les abeilles de braise suçaient ce qui restait de sève.

Tu as rassemblé mes bourgeons, comme des promesses capables de prendre racine ailleurs.

Tu as dit :

« Parce que même si tu dois disparaître dans la fureur des hommes, quelque chose de toi, de moi, de nous continuera de vivre ».

Et puis tu es partie. Et moi aussi.